

ITINÉRAIRES
Notes et Travaux
n° 66

PRÉTEXTES ANTHROPOLOGIQUES VI

Textes de

Sandra CAVALIERE – Mirko FORNI
Philippe GAZAGNE – Nicolas JOFFRÉ
K. Pascal Pecos LUNDY.
Florence NUOFFER – Quynh Thu TRAN

réunis et édités par

Alessandro MONSUTTI et Gilbert RIST

© iued, avril 2003

CHF 12.–

INSTITUT UNIVERSITAIRE D'ÉTUDES DU DÉVELOPPEMENT
Service des publications
Case postale 136 – CH-1211 GENÈVE 21
www.iued.unige.ch

Grenats sur gradins : Servette aux Charmilles

Nicolas JOFFRÉ

Introduction

Pourquoi le football est-il aussi populaire ? Pourquoi les gens se déplacent-ils en masse au stade chaque week-end ? La première réponse qui vient à l'esprit est l'amour du jeu. Mais elle s'avère vite insuffisante pour expliquer pourquoi les supporters préfèrent aller au stade plutôt que de regarder tranquillement le match à la télévision. Cette première hypothèse ne tient pas compte des multiples rituels observés dans les stades, les croyances et les superstitions qui font partie du monde du football, ou encore de cette identité que revendique chaque club et qui est fièrement relayée par les supporters. Pour les passionnés, le football est plus qu'un plaisir éphémère : on y retrouve une sorte de mysticisme, où les croyances et les rituels ont autant d'importance que le match lui-même.

La passion du football est un sujet extrêmement vaste et c'est pourquoi j'ai choisi de concentrer mon attention sur le Stade des Charmilles où évolue Servette. Dès lors, mon interrogation devenait plus locale : qu'est-ce qui pousse les gens à aller aux Charmilles ? J'y ai donc observé et analysé les différents rituels auxquels on assiste dans les tribunes, les réactions souvent excessives du public ainsi que les caractéristiques du stade qui en font un lieu de rassemblement à nul autre pareil. Afin de mieux connaître les raisons d'un tel enthousiasme pour ce sport et cette équipe, j'ai aussi réalisé quelques entretiens plus approfondis avec deux supporters servettiens et l'ancien capitaine du Servette Eric Pédat. Enfin, *last but not least*, je suis parti pour Neuchâtel avec la « Section Grenat », composée des plus fervents supporters du club genevois¹.

La popularité du football

Comment expliquer la popularité du football et ces grands rassemblements dans une société de plus en plus individualiste ? Deux arguments reviennent sans cesse : l'un explique cet engouement par les caractéristiques propres du football, un jeu simple qui reflète la société industrielle, et l'autre met le doigt sur l'importance de la symbolisation et du phénomène d'identification des spectateurs, ainsi que sur les nombreux rituels qui agissent comme une « soupape [...] aux contraintes réglées du quotidien »².

Effectivement, on retrouve dans ce sport quelques traits saillants de la société industrielle comme la division du travail (chaque joueur a un poste bien défini), l'initiative personnelle (un coup de génie d'un footballeur peut faire basculer le match),

¹ Pour l'aspect théorique de mon travail, je me suis inspiré des essais de Roger Caillois (*Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, coll. Idées, Gallimard, Paris, 1967, 378 p.), de Christian Bromberger (*Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Société, Bayard, Paris, 1998, 544 p.) et de Patrick Mignon (*La passion du football*, Odile Jacob, Paris, 1998, 287 p.) qui évoquent la force symbolique du football, source de son extrême popularité, et ces rituels qui contribuent à créer des « communautés imaginées » (expression de Benedict Anderson citée in MIGNON Patrick, *op. cit.*, p. 31) dans les stades. Afin d'étoffer mes connaissances sur les rites dans le sport, je me suis référé aux livres de Claude Rivière (*Les rites profanes*, Sociologie d'aujourd'hui, Presses universitaires de France, Paris, 1995, 261 p.) et de Martine Segalen (*Rites et rituels contemporains*, coll. 128, Nathan, Paris, 1998, 128 p.). Enfin, je ne pouvais pas travailler sur les Charmilles sans me plonger dans l'ouvrage d'un passionné du football genevois comme Georges Haldas (*La légende du football*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1981, 143 p.), dont les observations souvent amusantes sont toujours aussi pertinentes.

² SEGALEN Martine, *op. cit.*, p. 52.

la compétition mais aussi la chance ou la tricherie³ : « Le football incarne une vision à la fois cohérente et contradictoire du monde contemporain », où les mérites individuels et collectifs sont mis en valeur sans négliger le rôle du hasard et de la tromperie pour atteindre ses objectifs⁴. Dans son célèbre ouvrage *Les jeux et les hommes*, Roger Caillois avait proposé une classification des jeux selon que « prédomine le rôle de la compétition, du hasard, du simulacre ou du vertige [... appelés] respectivement *Agôn*, *Alea*, *Mimicry* et *Ilinx* »⁵. Or – c'est ce qui fait l'extrême popularité du football – on retrouve dans ce sport ces quatre composantes « qui font du jeu une donnée permanente des sociétés humaines »⁶. D'abord, le football est une compétition entre deux équipes qui rivalisent d'endurance, de technique et d'habileté pour remporter la partie : c'est ce qu'on appelle l'*agôn*⁷. Cette première caractéristique implique que le meilleur doit gagner et met donc en valeur le mérite personnel : on va s'entraîner au mieux pour prouver sa supériorité sur son adversaire du jour. Cette compétition doit respecter une égalité parfaite entre les deux équipes : même nombre de joueurs, un arbitre impartial, même grandeur des buts, etc. Or, souvent, on ne peut assurer une telle perfection et il arrive que le destin favorise une équipe : lors de l'engagement, on peut choisir de jouer avec le soleil dans le dos, ce qui pénalise l'autre équipe ; une balle peut être renvoyée par chance par le poteau ; des faux rebonds sur le terrain peuvent favoriser une équipe, etc. Cet aspect du jeu est nommé l'*alea* : l'issue du match ne dépend pas des joueurs mais d'un coup de chance. « [L]*alea* nie le travail, la patience, l'habileté, la qualification » ; il se moque du mérite et du travail propres à l'*agôn*⁸. Il surgit de nulle part, au moment où l'on s'y attend le moins. Le troisième aspect que l'on retrouve dans certains jeux est le *mimicry* ou simulacre, qui évoque le travestissement et le mime. Il fait appel à l'imagination, à l'interprétation, voire à l'identification⁹. Cette caractéristique est aussi présente dans le football, lorsque les supporters portent le maillot de l'équipe ou se griment aux couleurs de leur club. Enfin, la quatrième composante, le vertige (*ilinx*), intervient aussi, « surtout pour les spectateurs, [...] quand on boit pour assister à un match et décupler le bonheur qu'il procure ou simplement pour le plaisir d'être perdu dans une foule »¹⁰.

La popularité du football peut aussi s'expliquer par ses dimensions rituelles présentes aussi bien sur le terrain (le match est vécu comme une « guerre ritualisée », les joueurs se congratulent à chaque but marqué, les footballeurs superstitieux vont mettre leurs chaussures fétiches, etc.) que sur les gradins (avec les chants et les slogans qui ponctuent différentes phases du match, etc.)¹¹. Par son aspect aléatoire et symbolique, le football permet d'exprimer certaines croyances et superstitions qui renforcent encore sa dimension rituelle, laquelle confine souvent au religieux : les supporters vont tous les week-ends au stade comme d'autres vont à l'église, certains joueurs sont considérés comme des demi-dieux, les fidèles communient dans les

³ MIGNON Patrick, *op. cit.*, pp. 24-25.

⁴ BROMBERGER Christian (dir.), *Passions ordinaires...*, p. 305.

⁵ CAILLOIS Roger, *op. cit.*, p. 47.

⁶ MIGNON Patrick, *op. cit.*, p. 20.

⁷ CAILLOIS Roger, *op. cit.*, p. 50 ; MIGNON Patrick, *op. cit.*, p. 20.

⁸ CAILLOIS Roger, *op. cit.*, pp. 56-57.

⁹ *Ibid.*, pp. 60s.

¹⁰ MIGNON Patrick, *op. cit.*, p. 21.

¹¹ SEGALEN Martine, *op. cit.*, p. 58. Pour le concept de rituel, je reprends la définition de Martine Segalen : « Le rite ou rituel est un ensemble d'actes formalisés, expressifs, porteurs d'une dimension symbolique. Le rite est caractérisé par une configuration spatio-temporelle spécifique, par le recours à une série d'objets, par des systèmes de comportements et de langages spécifiques, par des signes emblématiques dont le sens codé constitue l'un des biens communs d'un groupe. » (*Ibid.*, p. 20.)

tribunes par des chants et des gestes, on se signe pour forcer le destin, lors des tirs au but, etc.¹² Chez les supporters, le sentiment d'identification à leur équipe est très fort et suscite de nombreux rituels qui concernent les vêtements, les chants ou encore le langage, ce qui consolide l'esprit de groupe. Par leurs déguisements, les fidèles s'assimilent à leur club favori, d'où l'importance de la couleur, en l'occurrence grenat pour Servette. En raison de cette projection, les supporters sont alors, comme le fait remarquer Georges Haldas un brin caustique, des « inconditionnels, non du football, mais de leur équipe. Qui ne viennent pas assister à un match, mais voir leur équipe gagner »¹³. Ainsi, les *aficionados* et les joueurs ne forment plus qu'un : « On les a eus. On a gagné, etc. »¹⁴, entend-on souvent à la fin des matchs. Les footballeurs et les supporters se trouvent donc sur un pied d'égalité et chacun tient son rôle pour le bien du club : l'un en jouant, l'autre en encourageant. S'il est vrai que « ce ne sont pas les supporters qui marquent les buts », comme le dit Lucien Favre, l'ex-entraîneur genevois, il n'en reste pas moins qu'ils peuvent prendre une part importante au succès de l'équipe. Finalement, le club appartient autant aux supporters qu'aux joueurs et aux dirigeants, si ce n'est plus. Stéphane Castella, membre actif de la Section Grenat, le plus grand groupe de fidèles du Servette, m'a fait justement remarquer que « les joueurs changent et qu'il n'y a que nous [les supporters] qui restons et la couleur ».

Ces travestissements, ce culte des grands champions, ce désir de participation à un événement et cette forme de projection chez les passionnés peuvent être associés au concept de *mimicry* évoqué plus haut : dans cet environnement à part qu'est le stade, les supporters, totalement absorbés par le match, sont souvent amenés à « jouer un personnage »¹⁵ ; leur comportement frise parfois le mimétisme. En effet, ceux-ci « ne se contentent pas d'encourager de la voix et du geste l'effort des athlètes de leur préférence [...]. Une contagion physique les conduit à esquisser l'attitude des hommes [...], pour les aider, à la manière dont on sait qu'un joueur de quilles incline son corps imperceptiblement dans la direction qu'il voudrait voir prendre à la lourde boule à la fin de son parcours »¹⁶.

Deux maîtres mots du supporter : fidélité et chants

Chaque fois que je suis allé assister à un match de Servette aux Charmilles, j'ai été étonné par les supporters et leurs réactions : on a souvent l'impression que les chants et l'esprit de groupe qu'expriment leurs mouvements et leurs encouragements sont beaucoup plus importants que la partie disputée. D'abord, l'endroit où se trouvent les supporters, derrière les buts, n'est de loin pas celui d'où l'on a la meilleure vue sur le terrain, puisqu'il est quasiment impossible de voir les buts d'en face. Ensuite, la bâche qui porte le nom de la section des supporters cache une partie du terrain, quand ce n'est pas une immense banderole aux couleurs du club qui monte sur les gradins et empêche tout simplement de voir la partie ! Rien n'est laissé au hasard pour ce qui concerne les chants : certains, plutôt moqueurs, sont destinés à l'équipe adverse, d'autres sont entonnés pour encourager l'équipe, voire la secouer si le résultat est défavorable. Toutes ces joyeuses rengaines sont orchestrées, au moyen d'un mégaphone, par un ou deux meneurs. Ces derniers hurlent à tue-tête pour mettre la

¹² BROMBERGER Christian, « Allez l'O.M. ! Forza Juve ! La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, n° 8, avril 1987, pp. 35-37.

¹³ HALDAS Georges, *op. cit.*, p. 112.

¹⁴ *Ibid.*, p. 113.

¹⁵ CAILLOIS Roger, *op. cit.*, p. 62.

¹⁶ *Ibid.*, p. 66.

meilleure ambiance possible et se comportent d'une manière qui peut sembler étrange à tout amateur de football : pendant les trois quarts du match, ils se tiennent face aux supporters « grenat », le dos tourné au terrain ! Ces leaders ont une tâche importante, celle de montrer l'exemple au groupe, en particulier lors des matchs décisifs.

Etre supporter n'est pas une mince affaire. Cela demande beaucoup de sacrifices au nom d'une passion qui influence une vie entière. Souvent, c'est l'entourage du passionné qui doit s'adapter à ce mode de vie : « Avec ma copine, me dit Stéphane, je suis intransigeant. C'est à elle de faire des sacrifices, Servette est trop important. [...] Elle ne me demandera pas de choisir [entre elle et le Servette], car elle sait le risque qu'elle prend. Je l'aime, mais je ne peux pas imaginer laisser tomber le Servette. Ma vie, mes vacances sont influencées par le Servette : je prends par exemple mes vacances en hiver pendant la pause. » Cette passion dépasse l'aspect purement ludique et fait partie intégrante de l'identité individuelle : on est servettien pour la vie ou alors on est un simple amateur de football. La différence est de taille ! Cette fidélité du supporter le distingue du simple spectateur ; l'un vient au stade pour la compétition, pour voir son équipe gagner, alors que l'autre vient pour assister à un spectacle¹⁷ : « Le supporter est donc celui qui met l'ambiance, qui investit du temps et de l'argent dans le soutien au club et qui est fidèle, d'une fidélité qui ne dépend pas des résultats de l'équipe. Il reproche aux autres, ceux qu'on appelle avec mépris les spectateurs, d'être froids et versatiles, de ne pas être assez engagés derrière leur équipe ou de ne pas savoir pourquoi ils la soutiennent. »¹⁸ Aux Charmilles, comme me le rappelle Stéphane, c'est pareil, « le public, en général, ne vient au stade que quand ça va bien. Quand le Servette va mal, il n'y a plus personne à part nous. A Genève, c'est particulier, les Genevois sont râleurs ».

De quelques rituels

Alors que la plupart des autres équipes ont un maillot blanc, bleu, rouge ou noir, Servette se distingue par l'originalité de sa couleur. Celle-ci fait d'ailleurs la fierté des Servettiens : « Le grenat, c'est Servette ! C'est le plus beau maillot ! C'est très important, le maillot », me dit un spectateur à la sortie d'un match. La couleur identifie le club et la ville ; elle fait partie de l'histoire servettienne et lorsqu'on change de couleur, c'est un peu comme si « l'on bafouait le drapeau », selon Aloïs Ramel, un membre du « Club des 100 »¹⁹. Les supporters genevois défendent ainsi une identité servettienne qui est intimement liée à la couleur « mythique » du club.

Les matchs sont aussi l'occasion de pratiques superstitieuses. Lors du match de Coupe d'Europe entre Servette et Real Saragosse, Xavier m'avoue qu'il a revêtu sous sa veste un maillot qui lui porte chance mais qu'il attend l'ouverture du score pour se découvrir et provoquer amicalement son copain José qui tient pour Saragosse. Dès le but marqué par Servette, il libère sa joie et exulte : son maillot a encore porté chance ! Chez les joueurs, on retrouve ce même fétichisme : « En règle générale, une paire de gants qui gagne, je ne la change pas tout de suite », me confie Eric Pédat, l'ancien gardien du Servette. Sachant qu'une victoire est parfois due à un petit coup de chance, on espère que certains détails feront basculer le match.

Les chants des supporters accentuent ce sentiment d'union et d'identification totale avec le club : « Ensemble, nous allons gagner ! On est servettiens ! » En fonction du match, les chants évoluent, mais à chaque fois on parle de fierté, de bataille, et l'on

¹⁷ SELOSSE Jacques, *Adolescences, violences et déviances (1952-1995)*, Matrices, Paris, 1997, p. 319.

¹⁸ MIGNON Patrick, *op. cit.*, p. 68.

¹⁹ Le « Club des 100 » est une association d'anciens supporters servettiens.

évoque les temps glorieux de l'Histoire genevoise avec le *Cé qu'è lainô*. Lorsque l'équipe marque, les supporters s'extasient à l'unisson. Si l'équipe prend un but, le public l'encourage et la met sous pression : il scande son nom et frappe dans les mains. C'est alors qu'on voit tout ce qui sépare un supporter d'un spectateur : le premier va crier de plus belle pour tenter de renverser la situation, alors que le second, même s'il continue de soutenir son équipe, a plutôt tendance à la railler. Pendant tout le match, les supporters brandissent leurs écharpes et leurs drapeaux pour manifester leur soutien inconditionnel et attendent en retour une réaction des joueurs. Effectivement, une victoire ne suffit pas. A la fin du match, les supporters apprécient que les joueurs viennent les saluer et les remercier d'être venus : on les voit alors s'applaudir mutuellement. Cette reconnaissance des fidèles par les footballeurs est très importante : tous sont ainsi associés à la victoire de l'équipe. La notion de respect est primordiale chez le « fan » du Servette : de même qu'il soutient inlassablement son équipe, il attend que les joueurs fassent honneur à leur maillot, respectent le club et ses supporters. Chacun joue son rôle et doit s'y tenir au mieux : le joueur en mouillant son maillot et le supporter en galvanisant fidèlement son équipe. Mais si Servette encaisse trop de buts – comme ce fut le cas lors du dernier match officiel qui s'est déroulé aux Charmilles en décembre 2002 –, malheur à lui ! Ce soir-là, l'équipe « grenat » ne faisait vraiment pas honneur à ses couleurs et la sentence du public fut sans appel et unanime : les joueurs se sont fait huer à la mi-temps lorsque le score était de 4 à 1 pour les Young Boys de Berne. Huées et moqueries ont alors accompagné toutes les actions servettiennes jusqu'au formidable retournement de situation des dix dernières minutes durant lesquelles l'équipe genevoise est revenue au score. Pour son dernier match, le stade a littéralement explosé. La fête d'adieux aux Charmilles pouvait dès lors se terminer sans honte.

Le stade : lieu d'identifications et d'excès en tout genre

Dès l'entrée dans le stade, on remarque une disposition assez systématique du public : les pelouses sont généralement occupées par les jeunes et les personnes issues des couches populaires, alors que les tribunes, plus chères, sont la chasse gardée des plus âgés et de ceux qui ont des revenus plus élevés : « La place occupée dans le stade permet de lire celle qu'on occupe dans la cité. »²⁰ Contrairement à l'idée selon laquelle seuls les membres des couches populaires assisteraient aux matchs de football, le public des stades est diversifié²¹. Dès lors, il y a autant de préférences pour tel type de joueurs qu'il y a de spectateurs. En effet, ce sport met en évidence certaines caractéristiques de la société actuelle, à savoir la division des tâches, le principe de méritocratie, le travail d'équipe, l'initiative individuelle ou encore la part importante de l'aléatoire, et offre ainsi à chacun la possibilité de retrouver dans un match ce qu'il vit au quotidien ou ce en quoi il croit²². Aussi, chaque joueur servettien a sa caractéristique : certains sont réputés pour leur combativité, comme Sébastien Fournier ; d'autres, comme Wilson Oruma, pour leur technique et leur sens du spectacle ; d'autres encore pour leur vision du jeu ou pour leur fidélité au club, comme Eric Pédat. Ainsi, « les spectateurs, saisis dans leur diversité, trouvent matière, dans cette palette contrastée, à des identifications préférentielles : leur inclination pour telle

²⁰ SEGALEN Martine, *op. cit.*, p. 58.

²¹ BROMBERGER Christian, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, coll. Ethnologie de la France – Regards sur l'Europe, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995, p. 173.

²² *Ibid.*, pp. 193s. ; *idem*, « Le révélateur de toutes les passions », *Manière de voir*, n° 39, mai-juin 1998, p. 34 ; SEGALEN Martine, *op. cit.*, p. 58.

ou telle vedette se module selon un jeu complexe d'affinités ; jeunes et vieux, employés et cadres n'apprécient pas les mêmes types de champions qui apparaissent, peu ou prou, comme les figures emblématiques d'identités sociales distinctes »²³. Aloïs Ramel, âgé d'une soixantaine d'années et membre du Club des 100, fait référence à sa vie privée et professionnelle pour décrire son type de joueur préféré. Il recherche chez un footballeur le même caractère et le même sens de l'abnégation que les siens : « *J'adore un bon technicien, mais pas un technicien fainéant. Je suis un homme nerveux, j'aime les travailleurs. [...] Tout le monde a des qualités et des défauts, mais ce que je n'aime pas du tout, ce sont les profiteurs et les fainéants. Il y a des gens qui se contentent de travailler parce qu'on les paie. J'ai eu des ouvriers, parce que j'avais une entreprise de gypserie-peinture. Il y en avait qui posaient leur pinceau dès que sonnaient 5 heures. Ils s'arrêtaient là, tout net, et ne travaillaient pas une seconde de plus, alors que le travail contre le mur n'était pas terminé. Moi, je ne peux pas admettre ça ! Ils devraient terminer leur tâche et, le lendemain, ils commencent un peu plus tard, s'ils veulent. Ce que je n'aime pas, ce sont ceux qui en font le minimum. Moi, j'ai toujours estimé qu'un bon ouvrier, travailleur, n'est jamais assez payé, mais un qui ne fait rien est toujours trop payé !* » Dire que le supporter revit dans le match une partie de sa vie quotidienne est un euphémisme.

Le stade est un lieu où chacun semble pouvoir se défouler. On insulte l'arbitre ou les adversaires en employant souvent un langage grossier, sexuel et macho : « *Quelle gonzesse !* », « *Pédé !* », etc. Les dérapages racistes sont malheureusement monnaie courante dans les stades. Lors du match Servette-Grasshopper, deux hommes au milieu de la foule font des commentaires. Ils sont particulièrement désobligeants envers Wilson Oruma, le joueur africain de Servette : « *Pourquoi il va pas chercher le ballon ! – Il est paresseux, c'est un Noir...* (Petit rire moqueur, sourire entendu.) » Les voisins sont un peu gênés par cette remarque raciste mais ne se manifestent pas, ce qui laisse supposer que, dans un stade, tous les mots, même les plus abjects, sont permis. Comme me le fait remarquer Stéphane : « *Les insultes, ça fait un peu partie du jeu. [...] Et puis bon, pris par le match, il peut y avoir des insultes politiquement incorrectes. Ce sont des mots qui partent de manière instinctive, qui viennent parfois même naturellement. Mais à aucun moment ce n'est raciste, on ne s'adresse pas à une couleur particulière, simplement à un Blanc on aura plutôt tendance à lui dire "fils de pute", alors qu'à un Noir on lui dira "sale nègre". Mais ça n'a aucune connotation politique. Ce sont des dérapages dus à la liberté.* » Il y a dans les stades une tendance à classer les gens selon les stéréotypes propres à leur nationalité, ce qui peut conduire à un discours raciste, sans que personne n'intervienne. On y excuse les instincts les plus bas sous prétexte d'être dans un lieu de liberté. Une liberté bien dangereuse !

Le déplacement : quand le groupe l'emporte sur le match

« Les voyages pour aller voir jouer son équipe à l'extérieur sont des moments privilégiés. Tout au long du trajet, alcool et drogue (douce, généralement) circulent. Plus encore que la tension, forte car il s'agit d'aller défier l'adversaire sur son territoire [...], c'est la dimension transgressive du déplacement qui est la plus marquante. »²⁴ Plus que le match lui-même, ce déplacement à Neuchâtel est l'occasion pour les supporters servettiens de se retrouver pendant une journée entière et d'oublier les petits tracas de la vie quotidienne.

Dans le car, l'ambiance est déjà très festive. Tout le monde est en grenat. On commence à chanter, on parle de football et surtout on boit de la bière. Outre le fait de

²³ BROMBERGER Christian (dir.), *Passions ordinaires...*, pp. 274-275.

²⁴ HOURCADE Nicolas, « La France des "Ultras" », *Sociétés et représentations*, n° 7, décembre 1998, p. 250.

soutenir inconditionnellement son équipe favorite, boire des verres avec ses amis semble être l'occupation principale de tout supporter qui se respecte. Comme chacun sait, l'alcool a le pouvoir de désinhiber les plus introvertis, tels ces deux collégiens qui, encore très réservés dans le car, maîtrisaient à la perfection, après quelques verres, les rudiments du bon supporter : chanter à tue-tête et se moquer de l'autre équipe. Mais force est de constater que les personnes timides ne sont pas légion dans ce groupe ! Plus on s'approche de Neuchâtel, plus les chants deviennent forts et plus l'excitation monte : « *On va montrer aux Neuchâtelois ce que c'est qu'être servettien* », me dit Patrick. C'est clair, les supporters ne se déplacent pas pour faire de la figuration, mais pour montrer la force de leur groupe et crier leur fierté de soutenir une équipe prestigieuse.

L'arrivée à Neuchâtel ne passe pas inaperçue : les insultes et les moqueries fusent dès qu'on s'approche du stade. « *Expo, rendez-nous nos impôts !* » crie un des supporters qui sera rejoint par d'autres. L'alcool délie les langues et le fait d'être en groupe donne le sentiment d'être plus fort. Une heure avant le match, les supporters « grenat » envahissent – le mot n'est pas trop fort – le « Derby », un bistrot proche du stade : c'est le point de ralliement de tous les servettiens. Ils se mettent à scander comme des fous « *On est chez nous !* » et à chanter l'inévitable *Cé qu'è lainô*. C'est un vrai chaos : les gens crient, chantent, tapent sur les tables, dansent et rigolent. On ne s'entend plus tant le chahut est grand. Dans ce moment d'euphorie extrême, on voit même un supporter, ayant perdu un des nombreux paris qui ponctuent le trajet, se raser la barbe au milieu du bistrot ! Ce dévouement très festif vise à affirmer sa présence, surtout parce que l'on sait que personne ne protestera contre le bruit. L'excitation est à son comble, la bière coule à flots, la fierté servettienne se lit sur tous les visages : le match peut commencer !

L'entrée dans le stade ne se fait pas sans difficultés : comment faire pénétrer les fumigènes sous le nez et la barbe des Securitas ? Habitué à ces petits désagréments, les supporters entrent finalement avec leur petit matériel caché sous leurs habits. Tenir tête à l'autorité est l'un des aspects incontournables des déplacements : malgré l'interdiction, les supporters allument donc des fumigènes. Les Securitas interviennent. Comme un seul homme, une vingtaine de jeunes supporters s'en prennent à eux, les agressent, les esprits s'échauffent. On cherche délibérément à se mesurer à l'autorité perçue comme trop restrictive par Stéphane : « *On a de moins en moins de liberté dans les stades et on est toujours fouillés comme des criminels !* » L'affrontement avec la police comme avec les supporters de l'équipe adverse fait partie de ce refus de se contrôler : le temps d'un match, on veut pouvoir faire tout ce dont on a envie !²⁵

En évoquant ce déplacement, je n'ai toujours pas parlé du match joué par Servette. Est-ce bien nécessaire ? Le match est secondaire, d'autant que les Genevois font piètre figure. Pour les supporters, le plus important est d'être ensemble et de faire des « conneries ». D'ailleurs, le « clou » de la journée est le fait des anciens de la Section Grenat qui ont réussi à accrocher une banderole sur un manège situé à Expo 02, que l'on peut voir du stade !²⁶ Finalement, Servette perd mais cela n'entame pas le moral des troupes qui chantent à tue-tête sur le chemin du retour...

²⁵ *Ibid.*, p. 251.

²⁶ Haut fait décrit et commenté sur le site <www.section-grenat.ch>, avec photos à l'appui ! Sur ce site, les membres de la Section Grenat parlent plus de leurs aventures sur les gradins que des matchs joués sur le terrain.

Conclusion

Il y a de nombreuses raisons d'aimer le football : le jeu, l'ambiance, l'amour du club, le plaisir d'être ensemble, etc. Les gens se déplacent aux Charmilles pour voir jouer Servette mais aussi pour partager un moment privilégié un peu hors du temps où l'on peut laisser éclater ses émotions. Des communautés se forment, certaines sont exclusives et solides, d'autres, plus éphémères, ne durent que le temps d'un match. Au mois de décembre 2002, un événement de taille s'est produit pour les servettiens : l'équipe genevoise a joué pour la dernière fois dans son antre fétiche des Charmilles. Ce dernier match était chargé d'émotions, tant le lieu était ancré dans le cœur des amateurs de football à Genève. Cette fête d'adieux fut l'occasion de voir d'anciens joueurs défiler sur le terrain sous les acclamations du public ; ces vieilles gloires rappelaient à l'assistance les grandes heures servettiennes. La cérémonie s'est terminée de manière très symbolique, puisque le stade fut illuminé par des feux de Bengale distribués au public, partagé entre la tristesse de voir une partie de sa vie s'en aller et la joie de découvrir une nouvelle étape dans l'histoire du Servette. Dorénavant, l'équipe « grenat » jouera dans son tout nouveau stade de la Praille. Malgré une certaine nostalgie, les gens se réjouissent de découvrir la nouvelle enceinte et espèrent vivement qu'elle aura une aussi belle histoire que celle des Charmilles. Une histoire que les servettiens entendent bien défendre malgré les aléas du football.

Bibliographie

- AUGÉ Marc, « Un sport ou un rituel ? », *Manière de voir*, n° 39, mai-juin 1998, pp. 74-78.
- AUGUSTIN Jean-Pierre, CALLÈDE Jean-Paul (dir.), *Sport, relations sociales et action collective. Actes du colloque des 14 et 15 octobre 1993 à Bordeaux*, Editions de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, Talence, 1995, 780 p.
- BONIFACE Pascal (dir.), *Géopolitique du football*, Interventions, Editions Complexe, Bruxelles, 1998, 147 p.
- BROHM Jean-Marie, *Les meutes sportives. Critique de la domination*, Nouvelles Etudes anthropologiques, L'Harmattan, Paris, 1993, 573 p.
- BROMBERGER Christian, « Allez l'O.M. ! Forza Juve ! La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, n° 8, avril 1987, pp. 8-41.
- , *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard, Paris, 1998, 136 p.
- , *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, coll. Ethnologie de la France – Regards sur l'Europe, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995, 406 p.
- , « Le révélateur de toutes les passions », *Manière de voir*, n° 39, mai-juin 1998, pp. 32-35.
- BROMBERGER Christian (dir.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Société, Bayard, Paris, 1998, 544 p.
- CAILLOIS Roger, *Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, coll. Idées, Gallimard, Paris, 1967, 378 p.
- COPANS Jean, *L'enquête ethnologique de terrain*, coll. 128, Nathan, Paris, 1999, 128 p.
- HALDAS Georges, *La légende du football*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1981, 143 p.
- HOURCADE Nicolas, « La France des "Ultras" », *Sociétés et représentations*, n° 7, décembre 1998, pp. 241-261.
- MIGNON Patrick, *La passion du football*, Odile Jacob, Paris, 1998, 287 p.
- RIVIÈRE Claude, *Les rites profanes*, Sociologie d'aujourd'hui, Presses Universitaires de France, Paris, 1995, 261 p.
- SEGALEN Martine, *Rites et rituels contemporains*, coll. 128, Nathan, Paris, 1998, 128 p.
- SELOSSE Jacques, *Adolescences, violences et déviances (1952-1995)*, Matrices, Paris, 1997, 490 p.

Site Internet

Section Grenat : <www.section-grenat.ch>.